Une disparition. Plus intime que le visage, le visage

Danielle Cohen-Levinas

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/383>

DOI : 10.4000/cps.383

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017

Pagination : 185-198

ISBN : 978-2-86820-968-9

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Danielle Cohen-Levinas, « Une disparition. Plus intime que le visage, le visage », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 42 | 2017, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 12 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/383> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.383>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Une disparition. Plus intime que le visage, le visage

Danielle Cohen-Levinas

« À coup sûr, il nous faut penser. »

Jean-Luc Nancy, *Demande. Littérature et philosophie*

Nous tenterons de décrire ici une structure d'effacement qui lie irrémédiablement une pensée privée de sa présence à des figures de vérités dont les traits s'anamorphosent en point de fuite. Mon propos ressemble à s'y méprendre à une narration qui tente un sauvetage : sauver les restes d'un retrait dont on ne sait plus très bien s'il concerne les dieux – « Un jour les dieux se retirent »¹ –, ou s'il concerne la vérité laissée à sa seule privation : « La vérité devient : 'qu'est-ce que la vérité ?' »².

Comment comprendre un tel énoncé qui semble attester chez Jean-Luc Nancy d'un retournement de la philosophie en non philosophie, postulant pour, non pas une altération du sens, mais rien de moins que sa disparition ? Tout l'art du philosophe consisterait à s'affranchir de la question, pour autant que ce franchissement emporte avec lui le tracé d'un récit qui efface jusqu'à ses propres traces. On parlera d'un défaut de pensée où viendrait s'abîmer toute *figuralité*. Le sauvetage dont je parle est celui d'un élan, d'un soulèvement quasi primitif qui arrache au sens et interrompt les signifiants de l'histoire. Nancy le rappelle : « Pour qu'un prisonnier sorte de la caverne de Platon, il faut quelque violence »³. On l'aura compris, la disparition dont je parle n'est rien d'autre que l'insurrection de la pensée et dans la pensée. Celle-ci esquisse les *traits* et

1 J.-L. NANCY, *Demande. Littérature et philosophie*, p. 37.

2 *Idem*, p. 39.

3 *Ibid.*

por-trait d'un espacement du sens que Jean-Luc Nancy a souvent décrit sous les espèces d'une disposition de présences et d'une comparution dont le mouvement répond aux alternances de la venue et du retrait. Comment comprendre un tel énoncé qui semble attester chez lui d'un retournement de la philosophie en non-philosophie et qui postule, non pas une altération du sens, mais rien de moins que sa disparition ?

On comprendra d'emblée que ce qui est en jeu relève d'un phénomène de déconstruction, voire de dislocation de ce que Nancy appelle « le sens du monde », qu'il met immédiatement en rapport avec « le sens de la vie » comme ce qui permet la circulation des appartenances, des identités et des généalogies, sans jamais figer celles-ci dans des significations closes. « Monde » et « vie » en tant que ces deux occurrences s'espacent entre elles afin de se partager leurs différences. Ce que Nancy désigne par le mot « sens » n'est pas de l'ordre d'un résultat et d'une résolution des différences en question. Il est l'exact *punctum* de ce qui les sépare et les ajointe d'un seul tenant, mettant en rapport un quelque chose avec autre chose. Il y a manifestement chez Nancy une pensée modulante du paradoxe qui s'exprime dans l'ouverture même de ce qui efface le sens, de ce qui précisément le fait disparaître. À ce titre, le « sens du monde » n'est pas sans rappeler ce que Jan Patočka avait nommé la « crise du sens »⁴, à savoir une interrogation sur ce qui manque au « monde de la vie » dès lors que l'on ne peut plus nier que l'Europe est une proie à une désorientation radicale du sens même du monde et de la vie. Le « manque » est donc une notion-pivot, qui articule sens en non-sens, jusqu'à un point de rupture. La question posée par Patočka peut se résumer de la façon suivante : qu'est-ce qui manque au monde de la vie pour que vivre en vue du sens devienne un enjeu majeur de la philosophie ? Dans *Liberté et sacrifice*, un premier élément de réponse consiste à réfuter l'idée même de « monde de la vie » (*Lebenswelt*) avancée par Husserl :

« Le manque ne concerne rien de présent, rien qui se présente là-devant nous en chair et en os [...]. Ce qui manque au monde naturel de Husserl n'est rien de « positif », mais bien plutôt le *monde même, en son projet primordial*, qui se tient caché derrière la *doxa*. Husserl a beau affirmer l'existence d'une structure d'essence qui se

4 Cf. J. Patočka, *La Crise du sens*. Comte, Masaryk, Husserl.

maintiendrait, identique, dans tous les mondes ambiants, il n'y a pas à vrai dire de monde naturel, pas de monde de la vie. »⁵

Nancy déplace la question. On passe de « comment vivre en vue de préserver le sens » à « comment faire disparaître le sens en vue de vivre » ? Il s'agit de souligner à quel point la vérité du sens n'est jamais adéquate. L'accès au sens n'appartient pas à un ordre phénoménologique. La vie, pour Nancy, précède le phénomène de l'existence. Si Patočka replie la question de la vie sur le sens, Nancy la sépare, suscitant ainsi un écart irréconciliable. Peut-on encore exhiber du sens ou ne faut-il pas au contraire se risquer à affronter sa nudité, son extrême épuisement, son incapacité à maintenir le monde dans des figures d'enchantement ? Sans doute est-ce dans ce processus de disparition de sens que réside, encore, la possibilité du philosophème. Mais par « disparition », je n'entends pas l'oubli ou le retrait du sens. Ce serait poser la question du sens du monde de Nancy au cœur d'une situation historique dont il cherche à se déprendre. Jean-Luc Nancy s'emploie donc à mettre fin à cette fable qui consiste à croire que le monde dans lequel nous vivons est toujours en quête de sens. Cependant, en dépit de la perte, de l'épuisement, du mouvement ininterrompu d'absentement et de dissolution du sens, cette question, quant à elle, ne *disparaît* pas du discours et de la parole philosophique de Nancy. Autre paradoxe constitutif de cette pensée : plus le sens disparaît, moins on ne peut renoncer à parler du monde et de la vie. C'est ici le mouvement même de la pensée qui se voit hyperbolisé sous la pression et la violence qu'exerce le fait de tenir à l'écart le sens, de l'empêcher de se reconstituer sous la forme de l'infini, ce qui reviendrait à y faire entrer du sens. D'où la formule saisissante : « Il n'y a plus de sens du monde »⁶.

« Il n'y a plus ». Comprenons par là : inutile de chercher du sens. Nous ne trouverons que des représentations esseulées. Cherchons le sens dans l'effacement du sens, autrement dit, entre le deuil du sens et du monde et l'ouverture à de nouvelles possibilités qui ne s'alignent plus sur le cours de l'histoire du monde, du salut ou d'un horizon de sens. Ces nouvelles possibilités sont décrites par Nancy comme ce qu'il y a de plus intime pour la pensée, l'écriture, la création, la politique et, bien sûr, pour l'être-en-communauté, pour le commun, le préfixe *cum* que Nancy se plaît à

5 J. PATOČKA, *Liberté et sacrifice*, p. 196.

6 J.-L. NANCY, *Le Sens du monde*, p. 13.

décliner, à *portraitiser*, à figurer, *visager*, dévisager, former, déformer sous des profils divers et variés, à commencer par le *cum* de communauté bien sûr, mais aussi le *cum* de communion, comparution, communisme, compassion, communication, etc. Bref, si quelque chose fait sens, c'est bien que nous sommes, certes des étants, mais aussi et avant tout des «*cum*». Nous sommes un préfixe qui nous met d'emblée en présence d'une intimité avec l'Autre, sans pour autant que le noyau dur de ce *cum* ne soit réduit à un *a priori* dans lequel le sujet aurait une position, une *thesis*. Il s'agit bien plutôt d'une pensée du «*cum*» comme pensée du lien, ou, pour user d'un mot cher au vocabulaire de Nancy, comme *rapport*, comme mise en jeu d'une différence entre le sujet que nous sommes et ce avec quoi nous sommes-avec; ce par quoi nous sommes toujours conviés, appelés à aller au-delà de nous-mêmes, à accueillir cette ouverture dont parle Nancy. Ouverture comme Révélation du rapport, même si cette Révélation s'avère être un événement ajourné ou différé. Dès lors, on comprend jusqu'où la question du *Mitsein* - que Heidegger lui-même considère comme première, à savoir qu'avant d'être seuls au monde, nous sommes *avec* - est fondamentale pour Nancy, et comment ce *cum* comme *Mitsein* auquel il ne renonce pas traverse la philosophie, la précède et précède tout autant l'esthétique et le politique.

Sans doute trouverait-on un écho éloquent à cette précédence, à ce *Mitsein* antérieur dans la manière dont Jean-Luc Nancy et Jean-Christophe Bailly déconstruisent l'idée communiste dans *La comparution*. Si le communisme est une pensée qui n'est pas révolue en ce sens qu'elle se présenterait toujours comme à venir et en devenir, c'est précisément parce que nous sommes en présence d'une pensée du lien, d'un *Mitsein* infini auquel la philosophie ne peut déroger puisque cette pensée du politique est aussi une pensée de l'être. Aussi surprenant que cela puisse paraître, il me semble que ce que Nancy nomme «être» n'est rien d'autre que le sens même du «*cum*», autrement dit du commun, et par conséquent, du communisme, mais d'une espèce de communisme qui n'a pas encore eu lieu. Communisme coextensif à nos existences, qu'elles soient individuelles ou collectives. Communisme qui ne se donne pas exclusivement à entendre du point de vue politique, mais aussi dans le rapport que le politique établit avec l'être en commun. C'est un communisme de *struction* dirons-nous (je me risque à prononcer ce terme), au sens où il a tous les traits d'un commun composite, inconstituit, an-archique (expression de Levinas). Un commun composite

en tant qu'il fait lien avec la co-originalité des singuliers que pour Nancy nous sommes.

Bien que, dans *La Comparution*, il soit surtout question du communisme de Marx, Nancy et Bailly s'attachent à montrer que «communisme» est un mot qui n'a pas encore trouvé un avenir philosophique. D'où l'idée que le communisme soviétique n'aura pas épuisé les contenus et la substance du syntagme. Rappelons ce passage emblématique: «Le communisme, sans doute, est le nom archaïque d'une pensée toute entière à venir». Je laisse de côté les analyses très subtiles de Nancy et de Bailly sur cette pensée du communisme «toute entière à venir» et je reviens à la question du sens devant laquelle Nancy ne capitule jamais et dont on sait que pour lui elle «ne date pas d'aujourd'hui, ni même d'hier»⁷. L'œuvre de Nancy peut être interprétée comme un éloge à ce qui vient surseoir au retrait des dieux; au retrait de ce qui n'est pas un pur absentement, comme on pourrait dire par exemple: «Je m'absente pour un temps indéterminé. Je m'absente, je vais voir ailleurs ce qui se passe». Le retrait dont parle Nancy est d'une autre nature. Certes, le mouvement de retrait des dieux demeure, mais il se déplace de l'extérieur à l'intérieur: «Les Dieux se retirent de leur propre présence», écrit Nancy dans *Demande. Littérature et philosophie*. «Ils s'absentent dedans»⁸.

Que reste-t-il alors de cette présence qui s'est absentée et qui, le faisant, s'expose, s'ouvre à une monstration dont elle ne connaît rien ou quasiment rien? À cette question névralgique, Nancy semble apporter un élément de réponse, fondateur dans sa pensée de ce qui n'appartient plus à l'ordre d'une fondation de sens et de signification:

«Ce qui reste de leur présence, c'est ce qui reste de toute présence lorsqu'elle s'est absentée. Il reste ce qu'on peut en dire. Ce qu'on peut en dire est ce qui reste lorsqu'on ne peut plus s'adresser à elle: ni lui parler, ni la toucher, ni la regarder, ni lui faire un présent».

La question du sens se manifesterait comme un défaut, ou un excès, ou un retrait du sens, mais cependant – c'est là un des gestes les plus exemplaires de Jean-Luc Nancy, un reste d'hégélianisme à l'œuvre dans le travail du sens – il s'agit encore de sauver le sens, non plus en l'arrimant à

7 J.-L. NANCY, «Entretien avec Jean-Luc Nancy», Revue *Esprit*, Paris, mars/avril 2014.

8 Cf. J.-L. NANCY, *Demande. Littérature et philosophie*.

une vérité, mais en lui répondant et en répondant de lui, comme s'il nous fallait soutenir les figures d'absentement, ne pas les laisser à leur propre abandon. Je fais donc l'hypothèse que la philosophie telle que la vit et la pense Jean-Luc Nancy n'est rien d'autre que la confrontation d'avec une disparition. C'est l'épreuve et la traversée de cette disparition dans un contexte de désenchantement, de perte du chant du sens. Si l'idée même de sens s'avère une nomination désastreuse pour désigner ce mouvement de retrait, il nous faut accepter cette disparition du sens, par-delà son effacement ou sa vérité historique. Seule condition pour réapprendre de nouveaux chants.

Je cite à nouveau un passage de *Demande* qui résume selon moi, avec une tonalité lyrique, ce que j'appelle un battement: battement entre l'écriture du sens, son tracé, sa figure et son *exécriture*, son infigurable, car toute vérité de sens pour Nancy s'expose à un dehors irréprésentable. Ce passage suit de près l'évocation d'un chant de Lucrèce extrait du *De rerum natura*. Citons pour commencer les vers de Lucrèce en traduction française:

« Sur des bûchers dressés pour d'autres,
des hommes plaçaient à grands cris
ceux de leur sang,
approchaient la torche, engageaient des luttes
sanglantes plutôt que d'abandonner les corps. »

Reprenant le motif de l'abandon des corps, Nancy précise:

« Ne pas abandonner les corps, et peut-être au mépris de l'œuvre, telle est la tâche. Ne pas abandonner les corps des dieux sans pourtant désirer rappeler leur présence. Ne pas abandonner l'office de la vérité ni celui de la figure, sans pour autant combler de sens l'écart qui les sépare. Ne pas abandonner le monde qui se fait toujours plus monde, toujours plus traversé d'absence, toujours plus en intervalle, incorporel, sans pour autant le saturer de signification, de révélation, d'annonce ni d'apocalypse »⁹.

Il ne faut donc rien lâcher, rien abandonner, mais il nous faut en revanche accepter que ce « rien » disparaisse en permanence, à l'infini. Car la question de la présence au monde est une affaire de corps, plus exactement de corps à l'approche, et non plus de corps dans une

9 *Idem*, p. 41.

position de corps. Nous pourrions le formuler autrement et le dire de manière plus saisissante : ne pas abandonner signifie ne pas abandonner les corps morts depuis le *profond Jadis* dont parle Paul Valéry. Ce qu'il est convenu d'appeler la mort de Dieu ne correspond pas pour Nancy à un moment d'assomption du sujet. La mort de Dieu n'est certes pas la mort de l'homme, mais elle est néanmoins l'effacement d'une forme idéale de représentation de l'homme en tant que sujet : sujet du monde au monde ; sujet politique ; sujet de l'histoire, autrement dit : sujet du sens qui disparaît en laissant des traces. Le sujet à qui on parle, à qui on s'adresse, avec qui on vit, dont on fait le portrait¹⁰ s'excède de sa mêmété. Il se dérobe, se dissout, s'efface, se retire à son tour et s'en va « vers le fond » dit Nancy. Comprenons par là qu'il se retire avec les fondements métaphysiques, comme engloutis par eux : « Il se soustrait ostensiblement à la mêmété »¹¹, écrit Nancy dans *L'Autre portrait*. Question de glissement, d'écart et de déplacement du sens : de même qu'il ne faut pas abandonner les corps, il ne faut pas abandonner le portrait.

Je voudrais m'arrêter sur ce que j'appelle le moment du portrait chez Jean-Luc Nancy, et, par-delà la question du portrait, c'est sur la question du visage telle que Nancy l'aborde dans *L'Autre portrait* que je souhaite m'entretenir (question aux résonances éminemment levinassiennes). Une lecture attentive de *L'Autre portrait* nous conduit à retrouver quelques motifs chers à Jean-Luc Nancy qui éclairent d'un jour nouveau la question de la crise du sens, laquelle devient crise de la représentation, au sens où la représentation du visage de l'homme par exemple tendrait vers un infigurable. Nancy dit de cet infigurable « qu'il est à la fois propre à chacun et commun à tous ». On retrouve ici une autre question chère à Nancy, celle du singulier/pluriel, placée au registre du portrait et du souci (*Sorge*) de l'autre que soi. J'utilise à dessein le vocabulaire heideggérien, auquel j'affecte d'emblée le sens latin du terme : *cura*, qui signifie à la fois *souci* et *soin*. Souci et soin adressés d'un même tenant et d'un même soulèvement à la mêmété de soi et à la mêmété de l'autre que soi qui s'est retiré dans sa propre figure. Les mots ont ici un poids considérable. La question de propre telle que la travaille Nancy n'est pas fortuite. Elle fait signe selon moi, bien que Nancy n'y fasse pas explicitement référence, à la question heideggérienne de l'*Eigentlichkeit*. Ce mot peut être considéré

10 Cf. J.-L. NANCY, *L'Autre portrait*.

11 *Idem*, p. 66.

comme un néologisme en allemand qui signifie le fait d'être ce que l'on est, au sens propre du terme – ce que l'on traduit le plus souvent par «authenticité», mais qui peut aussi être traduit par «propriété».

Si le thème du «propre» traverse l'œuvre de Nancy, il me semble nécessaire de souligner qu'elle traverse également toute l'œuvre de Heidegger, depuis l'*Eigentlichkeit* jusqu'à l'*Ereignis*. Dans l'effort philosophique qui consiste à montrer l'intrication de la mêmeté et de l'altérité, à même la question du portrait, ainsi que dans l'effort qui consiste à mesurer l'écart à soi-même dont le portrait serait un témoignage exemplaire dans notre civilisation occidentale; dans cet effort qui consiste à faire du portrait le paradigme de la notion d'écart, toujours dans l'intervalle de soi à soi, puisque le propre du portrait que je regarde *regarde* le propre du portrait que je suis, réside une béance que Nancy nomme dans son dernier livre, *Sexistence*, un *inapproprié*. Comme une coïncidence entre deux inextricables: le propre et le désa-propre.

Rappelons néanmoins que le portrait selon Nancy est dépourvu de regard, ou du moins, ce n'est pas un regard posé sur une perspective. C'est un regard qui relie l'étant à l'être, le phénomène à sa phénoménalisation, tout imprégné qu'il est d'une grammaire significative, recouverte par une visée intentionnelle. C'est donc un regard qui excède tout regard, qui excède la face dit Nancy. En l'excédant, ce regard ne fait rien d'autre que manifester son absence, sa disparition. Il a, pourrait-on dire sans jeu de mots, *perdu la face*. En tout premier lieu, «perdre la face» signale la perte d'un quelque chose qui n'appartient plus à l'ordre du figurable, mais à l'ordre de l'intimité, à ce que j'appellerais volontiers l'*intimitable*. Par «intimitable», je veux dire: ma face est plus intime que moi-même. D'où le fait que la «face» se dérobe à toute représentation. Perdre la face revient donc à s'absenter de sa propre mêmeté, à faire l'expérience du désa-propre. Ne reste alors que la trace intime de notre intimité, autrement dit, l'*intimitable*. Cette présence-à-soi dans le portrait qui se double, se creuse selon l'expression de Nancy, se spectralise d'une absence, me semble s'inscrire dans le prolongement de la question du propre chez Heidegger. Mais Jean-Luc Nancy – c'est là un point remarquable – ne reconduit pas cette question à ce que l'on pourrait appeler un privilège métaphysique. Privilège du sens ou de la valeur de la vérité, car de même que pour Heidegger la non-vérité est plus originelle que la vérité et l'inauthenticité plus originelle que l'authenticité, pour Jean-Luc Nancy, l'ouverture du sens, la levée du sens, sa désappropriation

est plus originelle que sa appropriation. Le sens n'est donc plus un donné. Il s'écarte de soi, il se distend, il s'absorbe dans son effacement. De sorte qu'avec le portrait, on se retrouve dans un face-à-face paradoxal, au cœur même d'un *mystère* – autre mot cher à Jean-Luc Nancy pour dire combien la figure qui s'absente dans le portrait se donne pour le retrait dont elle est la trace, ou l'image, ou le dessin, ou la figure, ou l'objet (objet de la *mimésis*).

Arrêtons-nous sur cette occurrence : *face-à-face*. Je pourrais à son sujet paraphraser Jacques Derrida lorsqu'il écrit : « Je n'ai qu'une seule langue, ce n'est pas la mienne »¹², et dire : « Je n'ai qu'une seule face, ce n'est pas la mienne ». Mais précisément, je peux le dire et je ne peux pas le dire. Je ne peux pas le dire parce que Jean-Luc Nancy n'a pas intitulé son livre *Le portrait de l'Autre*, mais *L'Autre portrait*. S'il existe dans l'œuvre de Nancy un sérieux ébranlement de la métaphysique de la présence, et plus qu'un ébranlement, un traumatisme, il n'existe pas en revanche de mouvement hyperbolique d'éthicité de l'éthique et l'extériorité absolue, le dehors absolu, n'est pas une apologétique de l'Autre. Le travail du concept chez Nancy répond à un mouvement d'anamorphose – les anamorphoses de l'ontologie – qui tend à retenir l'Autre dans le Même de manière à ne pas l'abandonner. Là encore, nous ne devons pas nous méprendre quant à la nature et à la vocation de cette retenue. Elle n'est pas de l'ordre d'une rétention au sens phénoménologique du terme. On ne trouverait nulle part chez Nancy une synthèse des identifications. Contrairement à Derrida qui dans *La voix et le phénomène* substitue à la philosophie de la présence la pensée de la « non-présence », Jean-Luc Nancy n'abandonne pas le mot présence, sans pour autant retourner à une philosophie de la présence. Il y aurait, non pas la présence, mais des espèces de présence au monde. Nancy parle de « disposition de présences »¹³. Cette expression implique d'emblée la notion d'intervalle, d'écart, d'espacement, de dynamique même, de rythme. Il y aurait une coappartenance de la présence et de la comparution sous des espèces et des dispositions plurielles, puisque la présence n'est jamais une pure position. Il y a chez Nancy un usage fréquent des préfixes, une passion du pré- : *mit*, *cum*, etc. Il en résulte une écoute combinatoire et paramétrique de la langue, et pas seulement étymologique. Prenons deux exemples.

12 Cf. J. DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre*.

13 J.-L. NANCY, *Demande. Littérature et philosophie*, p. 225.

1. Pré-: pour Nancy, le mot « présence » se construit sur le préfixe pré-, qui, loin de renvoyer à une antériorité, fait signe en direction d'une proximité et, ajouterai-je, d'une intimité: « Ni avant ni après, mais auprès, arrivant auprès, et la spatialité du « auprès » est elle-même une spatialité temporelle, une venue, une approche. » Quelle leçon tirer de ce mode d'approche concernant la question du portrait? Le regard qui dans le portrait me regarde tout en s'absentant, ne me regarde pas dans un face-à-face – expression biblique que se dit en hébreu *panim el panim*. Ce regard singulier est dans sa spatialité même, c'est-à-dire, auprès de moi. C'est un regard à l'approche, qui m'envisage ou me dévisage, me figure ou me défigure. En ce sens, en partant de soi, ce qui revient à partir de l'Un, il n'est pas du tout assuré que l'on arrive un jour à l'Autre. Si on y parvient, ce n'est certes pas dans un face-à-face, ni dans un portrait-à-portrait ou un trait-à-trait. C'est par le truchement d'une donnée originaire que représente un être-là-avec, autrement dit un *Mitdasein*, un être-avec-l'autre, un autre-là. Contrairement à l'éthique de Levinas, l'œuvre de Nancy n'appelle pas à se présenter au commandement ou à la comparution de l'Autre, car on est d'emblée sous les espèces du commun avec l'autre-là.
2. Le deuxième exemple de préfixe chargé pour Nancy d'un *spectrum* de significations larges, allant des désignations les plus figurables aux désignations les plus infigurables est le préfixe *por-* de « portrait ». Nancy *appogiature*¹⁴ le *por-* de portrait. Cet Autre portrait fut d'abord entendu dans la langue italienne: *L'Altro Ritratto*¹⁵. Le préfixe *por-* de portrait aurait pour « trait » ou encore pour privilège d'*appogiaturer*, d'intensifier le tracé d'une figure considérée dans son retrait, dans son absentement. Il s'agit donc d'intensifier une disparition, que j'entends comme étant la métaphore du risque et de la chance qu'encourent aujourd'hui la philosophie et la politique. Jean-Luc Nancy précise également que « *ritratto* » signifie non seulement le retrait, mais également la rétraction ou le retirement. Comment interpréter cette figure de retirement? Entre le Même et l'Autre, entre la présence et

14 Terme musical que j'utilise à dessein pour dire « appuyer ».

15 *L'Autre portrait* est paru dans sa première version en italien dans le catalogue intitulé *L'Altro Ritratto*. Il s'agit du catalogue de l'exposition qui s'est tenue au Musée d'Art Moderne et Contemporain de Rovereto et de Trento en 2014, dont Jean-Luc Nancy fut le commissaire.

l'absence, entre l'écriture et l'*excriture*, entre l'extériorité et l'intimité, entre le *Dasein* et le *Mitsein* se jouerait et se nouerait une intrigue philosophique inouïe, l'équivocité du sens même. Entre le portrait et le *ritratto* se nouerait aussi ce que Nancy appelle une «intrigante complexité sémantique»¹⁶. Mais entre l'intensification (por-trait) et la disparition (*ritratto*), nul choix n'est possible, nul tranchement. Il s'agit de tenir l'écart, autrement dit, il s'agit de n'abandonner ni l'une ni l'autre.

J'en viens pour conclure à la question du visage, de la face telle qu'elle se présente dans l'essai de Jean-Luc Nancy, *L'Autre portrait*. Nancy écrit :

« Que le portrait soit associé au visage (ce dernier mot a d'ailleurs eu jadis le sens du premier : un visage fut un portrait avant d'être une face) ne signifie pas seulement que le portrait montre la face la plus visiblement individuante et expressive de la personne, mais que cette face est aussi celle sur laquelle paraît le regard. Le visage fait voir la vision qui cependant reste en lui invisible au sens strict car l'œil n'est pas encore « lui-même » la vision. »

Nancy affirme donc que le visage a été d'abord un portrait avant d'être une face. La distinction faite ici me paraît hâtive d'un point de vue herméneutique et philosophique, car elle engage notre perception. Prenons le cas de la tradition juive. La Bible hébraïque a recours au même mot pour dire «visage» et «face»: *panim*¹⁷. Ce mot recouvre diverses significations selon les textes du Pentateuque. Il peut signifier par exemple: devant, surface, vers, face, visage, en face de, par devers moi, en présence de, loin, figure, trait... Il a été relevé mille huit cent quatre-vingt-trois versets dans la Bible hébraïque dans lesquels figure le mot *panim*. Prenons quelques exemples extraits de la Torah :

« La terre était informe et vide: il y avait des ténèbres à la surface (*panim*) de l'abîme et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus (*panim*) des eaux. » (*Genèse* 1, 2)

« Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face (*panim*) de toute la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. » (*Genèse* 11, 8)

16 J.-L. NANCY, *L'Autre portrait*, p. 15.

17 On trouve très rarement, notamment dans le *Livre de Daniel*, le mot *anaph*, que l'on traduit plus communément par «face»: «Alors le roi Nabuchodonosor tomba sur sa face (*anaph*) et se prosterna devant Daniel, et il ordonna qu'on lui offrît des sacrifices et des parfums » (*Daniel* 2, 46).

« Tout le pays n'est-il pas devant toi (*panim*) ? » (*Genèse* 13, 9)

« Abraham tomba sur sa face (*panim*) » (*Genèse* 17, 17)

« Jacob appela ce lieu du nom de Peniel : car, dit-il, j'ai vu Dieu face-à-face (*panim el panim*) et mon âme a été sauvée. » (*Genèse* 32, 30)

« L'Éternel parlait avec Moïse face-à-face (*panim el panim*) comme un homme parle à son ami. » (*Exode* 33, 11)

« Tu ne saurais voir ma face (*panim*) car nul homme ne peut me voir et vivre. » (*Exode* 33, 20)

« Seul Moïse vit Dieu face-à-face (*panim el panim*) et nul autre depuis. » (*Deutéronome* 34, 10)

Précisons un point de langue : l'hébreu ne connaît pas la forme au singulier du mot *panim*. Visage se décline *de facto* au pluriel. La notion de pluralité est constitutive de la formation de l'homme par Dieu, car il existe plusieurs visages pour une même entité, homme ou concept. La pluralité des visages que chaque singulier est, et sera, représente la modalité la plus déterminante de l'existence. Le pluriel compris dans le singulier signifie le visage en tant que ce dernier aura toujours été déjà avec. Chaque visage est pris dans un réseau de relations, du plus intérieur au plus extérieur, car *panim* peut s'entendre également en hébreu comme « les intérieurs » tout en étant traduit par « l'intérieur ». La face, ou le visage, est co-originnaire des autres que chaque singulier est. Echo troublant à la problématique de Jean-Luc Nancy dans *Être singulier pluriel* qui pense l'identité exclusive du « nous singulier », questionnant ainsi les membres d'une même communauté : « Singularité plurielle : en sorte que la singularité de chacun soit indissociable de son être-avec-à-plusieurs, et parce que, de fait et en général, une singularité est indissociable d'une pluralité »¹⁸.

Dans cet ordre d'idée, la face comme le visage est le pivot de l'interdiction de représentation. *Panim* met en défection le mot *tselem* (image) qui signifie aussi idole, divinité, ressemblance, simulacre, ombre, figure. Eloigner la tentation de l'image (*tselem*), la repousser au dehors de l'existence à la fois singulière et plurielle : telle est la vocation de *panim*. Aussi, ce mot est-il aux antipodes du portrait (*tselem*) qui implique le réel même fantasmé ou transcédé ou recomposé de d'image, de l'icône, du modèle, qu'il soit profane ou sacré, cependant que le texte biblique

18 J.-L. NANCY, *Être singulier pluriel*, p. 9.

indique bien que l'homme fut fait à l'image (*tselem*) de Dieu : « Dieu créa l'homme à son image (*tselem*), il le créa à l'image (*tselem*) de Dieu, il créa l'homme et la femme. » (*Genèse* 1, 27). Le visage, à l'opposé du portrait, perce la forme plastique. Intimité plus intime que l'intimité elle-même, le visage comme la face interrompt dans la tradition juive la prolifération du Même, sans pour autant nous dégager de notre mêmeté. C'est la raison pour laquelle le visage chez Levinas, plus exactement le visage d'autrui, est considéré comme n'appartenant pas à l'ordre du phénoménal. Il est, dit Levinas, « moins qu'un phénomène » (*Autrement qu'être*). Entendons par là que, en retenant autrui dans l'expérience sensible, l'humanité de l'homme ne disparaît pas derrière les déterminités de la rationalité occidentale. Le visage comme anti-portrait ou contre-portrait oppose des résistances au principe de chosification de l'image. La chose disparaît derrière une subjectivité parlante. On peut y voir un chiasme entre l'*interior intimo meo* d'Augustin que Jean-Luc Nancy commente dans *L'Autre portrait*, et le visage/face dont la perception précède toute forme et toute figure, et selon lequel l'in-forme n'est pas le contraire de la forme ou de ce qui déforme. Hors du champ de la mimésis, l'*interior intimo meo* d'Augustin, dans un mouvement d'analogie avec le visage tel qu'il est décliné dans la Bible hébraïque, opère un renversement des formes figurales. Le visage devient ici le lieu d'un renvoi « à la figure que je suis moi-même »¹⁹. Renvoi ou merveille de la transfiguration ?

L'Autre portrait, plus exactement l'Autre *du* portrait, a ceci de singulier qu'il déchire et fait disparaître le sensible de son apparition manifeste. L'Autre, selon Nancy, se caractérise par la possibilité d'une auto-expression venue du dehors. Paradoxe du portrait : l'auto-portrait dans le portrait ne se laisse pas saisir dans le trait. Le sujet du *por-trait*, pour autant qu'il y en ait un, comparable en ce sens au sujet de l'énonciation et non de l'énoncé, est comme dégagé de tout trait descriptif, performatif, informatif ou imitatif. Le sujet qui se présente dans le portrait n'est ni objet, ni concept. Il diffère de tout contenu naturel ou idéal, susceptible d'être thématizable, classé ou rangé. Reste ce que l'on pourrait appeler l'inflexion du portrait plus que le portrait lui-même. Il y va d'une forme de déconstruction qui touche au point où « ça vire », selon l'expression de Nancy. Dans les pages de *L'Autre portrait* où il est question de Dürer, Goya et Rembrandt, Nancy considère que ce virement est de l'ordre

19 J.-L. NANCY, *L'Autre portrait*, p. 49.

d'un indécidable. Entre ce qui s'exhibe et ce qui se retient, entre une face qui se montre et une face qui se retire, entre un trait qui se déchiffre et un trait qui dissout les significations, l'Autre portrait serait par lui-même comme lui-même, à savoir, il ne cesserait de combler les manques, les retraits et soustraits, les troubles de l'identité. Il veillerait sur l'énigme du vivant et la crypte des morts. Le portrait comme palimpseste et astreinte qui ordonne le monde selon des critères qui semblent perdurer, envers et contre toutes les disparitions. La multiplication des portraits résulte donc de ce long processus historique d'où s'est écrit, s'est dessiné, s'est peint, s'est tracé la tradition occidentale, de la peinture pariétale jusqu'à l'époque moderne, en passant par la mimésis aristotélicienne, le caractère irréprésentable du Dieu monothéiste ou encore les représentations multiformes et multifigures de la Passion du Christ, pour ne citer que quelques exemples. Ainsi le philosophe verrait-il chez le peintre, le photographe, le sculpteur l'inquiétude à l'œuvre dans ce qui se voit et s'écrit alors même que le regard se dérobe, que l'écriture est comme apostrophée par l'ombre des portraits antérieurs recueillis dans les collections muséales et imaginaires et que la pensée est comme empêchée par le sentiment imminent d'une disparition à l'approche. Ce que l'on ne peut penser, il faut le *portraitiser* dans l'autre.

Bibliographie

Les références des œuvres de Jean-Luc Nancy figurent dans la bibliographie liminaire du présent volume.

DERRIDA Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris : Galilée, 1996.

PATOČKA Jan, *La Crise du sens. Comte, Masaryk, Husserl*, Paris : Ousia, 1985.

PATOČKA Jan, *Liberté et sacrifice. Écrits politiques*, Grenoble : J. Millon, 1990.